

“Il faut assumer le fait de déranger” (Les jeunes comédiennes Vimala Pons et Laetitia Dosch)



Par Philippe Noisette dans Les Inrocks

Actrices atypiques n’hésitant pas à explorer des territoires peu fréquentés, leur notoriété va grandissante. Dialogue en liberté.

Vimala Pons et Lætitia Dosch ont choisi de ne pas choisir entre scène et cinéma. L’année 2017 a été plus que jamais leur année. Pour Vimala, la création (avec Tsirihaka Harrivel) puis la tournée du spectacle Grande ont montré l’étendue de ses talents, de la performance à la scénographie, de l’écriture dramaturgique à l’acrobatie. Le succès de Jeune femme, Caméra d’or au dernier Festival de Cannes, a valu à Lætitia une reconnaissance publique nouvelle. Un album, son spectacle (créé au Théâtre du Rond-Point cet automne) où elle incarne en une heure à peine plusieurs dizaines de personnages, a confirmé son grand art de la transformation et sa capacité à explorer, sur un mode à la fois drôle et anxieux, le quotidien dans toute son étrangeté ordinaire. Rencontre entre les deux artistes au domicile parisien de Lætitia – sur fond de tubes de Jamiroquai.

Alors comme ça vous vous connaissez ?

Vimala Pons — Disons que l’on ne se connaît pas tant que ça, mais on se reconnaît !

Lætitia Dosch — Nous étions en cours de théâtre ensemble dans les années 2000, mais pas dans la même classe. On préparait le concours du Conservatoire. Quand je voyais Vimala jouer, je me disais que cette fille était faite pour les grands rôles classiques, qu’elle entrerait au Français. Je lui imaginais une carrière à la Rachida Brakni. (à Vimala) Et puis, un jour, j’ai appris que tu avais bifurqué vers le cirque... Je me suis dit : “Mais qu’est-ce qu’elle fout ?”

V. P. — Elle fout sa vie en l’air ! Tu étais d’accord avec mes parents, en fait ! (rires)

L. D. — Mais tu avais trouvé un chemin très personnel où tu mélangeais plein de disciplines. Tu n’étais pas devenue Rachida Brakni, mais c’était mieux !

Vous avez d'autres choses en commun. Comme cette année 2013 où vous êtes toutes deux au Festival de Cannes avec des films remarquables : La Fille du 14 Juillet pour Vimala, La Bataille de Solferino pour Lætitia.

L. D. — C'est drôle parce qu'on nous confondait, les gens échangeaient nos rôles !

V. P. — Le seul moyen d'être bien à Cannes c'est...

L. D. — ...d'être en famille ! Il y a un côté colonie de vacances.

V. P. — Cela éloigne la mondanité.

L. D. — On arrivait à rentrer dans les soirées où on n'était pas invités, en montrant les journaux qui parlaient de nous, de nos films ! Vous voyez, on est en couve de Libé... De vrais pieds nickelés !

Plus sérieusement, vous incarniez ce nouveau cinéma.

L. D. — Peut-être que Vincent Macaigne l'incarnait plus que nous en fait, aux côtés de ces jeunes cinéastes. C'est vrai qu'il y a eu ce coup de projecteur sur des films français différents...

V. P. — ...des longs métrages faits surtout dans des conditions de production à part, avec peu d'argent. Ça a relancé une chose qui avait déjà existé, mais s'incarnait dans une nouvelle génération.

Qu'est-ce qui oriente vos choix ?

L. D. — Je m'occupe avec ce qui me plaît, je ne choisis que ce que j'aime. Et on m'a proposé des trucs assez tard. Au départ, je me suis un peu démerdée toute seule. Et ça a pu être douloureux.

V. P. — Moi j'ai tourné des choses que je n'aimais pas vraiment. Ça m'a permis de me positionner et d'acheter des frigos ! Je voulais être scénariste plus qu'actrice, passer le concours de la Fémis. J'aurais pu entrer à la Comédie-Française. Tu vois Lætitia, ta boule de cristal a presque fonctionné... Aujourd'hui, être en scène et jouer devant une caméra me paraissent complémentaires. Je commence à apprécier la passivité au cinéma. Cela me décharge d'une responsabilité et me fait du bien. Alors que sur scène, j'écris, j'essaie de laisser une empreinte.

L. D. — Au cinéma, tu es la continuité de la personne qui crée. J'ai peur de dépendre du désir des autres. Etre comme ils veulent et ne plus savoir ce que je veux être. J'ai l'opportunité d'écrire, de me mettre en scène. Avec une salle devant toi, il y a quelque chose qui bouge. Et quand je perds mon public, j'ai la possibilité de faire un truc un peu spécial pour le rattraper.

V. P. — Etre acteur c'est un état d'inspiration. J'ai beaucoup d'idées lorsque je

tourne. Le cinéma épuise quelque chose en toi. La scène c'est plus un échange d'énergie.

Avec le succès de Jeune femme, la tournée de Grande, 2017 a-t-il marqué un cap pour vous en terme de reconnaissance ?

L. D. — Avant, j'étais un peu la fofolle de service. Je me disais que je ferais des spectacles underground toute ma vie. Petit à petit, je me dis que cela peut parler à tout le monde. Cette année, il y a eu Jeune femme à Cannes et Un album au Théâtre du Rond-Point. J'ai l'impression que les gens m'aiment bien en ce moment. Je peux maintenant parler à des personnes que j'admire, les aborder, on ne me prend plus pour la fille bizarre !

V. P. — De toutes façons, le succès n'est jamais là tout de suite. Sur un spectacle, par exemple, il faut déjà dépasser les vingt premières représentations – si tu as la chance de tourner autant.

“Il y a une forme de vérité quand le corps se frotte au réel. Un peu comme dans Last Action Hero, un film que j'adore”, Vimala Pons

La façon dont vous mettez en jeu votre corps, que ce soit en étant seule sur scène ou en accomplissant d'impressionnantes prouesses acrobatiques, a-t-elle à voir avec le goût du risque ?

L. D. — Le fait d'être seule en scène a un peu à voir avec ça quand même. Par ailleurs, dans un de mes one woman show, je faisais des blagues nulles sur les Juifs, les homosexuels, les Arabes ou la mort... J'aime que les gens soient mal à l'aise. Qu'ils se questionnent sur ce qu'ils voient et ce qu'on attend d'eux. Je sens qu'il y a ceux qui ne savent pas comment réagir, qui sont énervés parce qu'ils ne rigolent pas tant que cela. Il faut alors assumer le fait d'irriter ou de déranger plutôt que de séduire.

V. P. — Dans Grande, évidemment, il y a une part de risques physiques. Mais ça me fait un bien fou. Cette mise en jeu du corps a une dimension cathartique. Dans une société où le faux tend à se généraliser, où la télé réalité règne, il y a une forme de vérité quand le corps se frotte au réel. Un peu comme dans Last Action Hero, un film que j'adore. J'ai d'ailleurs été très déçue parce que j'ai assisté à une masterclass de McTiernan, dont j'aime aussi Piège de cristal, et il ne m'a pas du tout intéressée.

L. D. — Tu sais, il y a des gens qui sont très intelligents à des endroits et bêtes à d'autres. Et ça n'enlève rien à ce qu'ils font d'intelligent. C'est important de rappeler ça aujourd'hui.

Vous voulez dire dans un contexte où certaines œuvres sont menacées d'être rendues invisibles en raison de délits commis par leurs auteurs ?

L. D. — Oui, voilà. Pour moi, l'art n'a pas à être moral. Alors que dans la vie on doit l'être un peu. Louis C.K. ne parle dans ses séries que de ses problèmes. Evidemment, ce n'est pas pour autant qu'il a le droit de faire ce qu'il a fait

tranquillement... Mais que son film ne sorte plus, cela me choque. Il faut préserver cette liberté de l'art, même si le mec qui le fait va en prison.

V. P. — J'avoue que j'essaie de ne plus regarder leurs œuvres, même si c'est difficile. La façon dont un artiste se comporte dans sa vie a une incidence sur moi, ce n'est pas "séparable". Cela abîme quelque chose. Il faut être attentif à la manière dont on vit.

Qu'est-ce qui vous a nourries cette année ?

L. D. — J'ai découvert le rap français ! Booba, par exemple, ou Orelsan. Il y a une qualité dans ces textes. A mes yeux, ce sont des productions tout à la fois poétiques et populaires. Dans leurs mots, la façon de parler des femmes, j'entends une violence de l'exclusion. Comme spectacle, j'ai aimé Another Distinguée de La Ribot. Je voulais lui acheter une pièce !

V. P. — J'ai écouté Deux Boules Vanille, deux batteurs et des ordinateurs. Ils sortent leur premier album en février. J'adore. Je viens de voir également Radio Vinci Park de Théo Mercier et François Chaignaud. Une claque. Et il y a Twin Peaks – The Return. Je n'oublierai jamais la façon de manger de Dougie Jones...

Lætitia Dosch à l'affiche de La Maladie de la mort, mise en scène Katie Mitchell, du 16 janvier au 3 février, Théâtre des Bouffes-du-Nord, Paris Xe

Vimala Pons en tournée pour Grande, avec Tsirihaka Harrivel. Et dans Les Garçons sauvages, de Bertrand Mandico, en salle le 28 février